

S'éclipser

Il est six heures du matin, le ciel est dégagé et la température agréable, quoiqu'un peu fraîche. La falaise se tient devant moi, droite à sa façon. Elle m'attend. On se sent toujours petit devant quelque chose d'immense, enfin personnellement, c'est ce que je ressens. Face à cette géante de pierre, j'ai l'impression de n'être qu'un enfant, ou plutôt un insecte, une minuscule fourmi. Le soleil n'est pas encore levé, une atmosphère silencieuse règne sur les lieux et avec elle des couleurs bleuâtres et sombres couvrent le paysage. Le vent siffle discrètement, ni comme une mise en garde, ni comme un encouragement, et dans son passage, il vient faire trembler les quelques plantes courageuses qui ont pris leurs racines dans les creux de la falaise. Un pas après l'autre, je m'avance vers elle, confiant et apaisé, jusqu'à arriver à ses pieds. Ma main frôle la paroi ; la pierre me râpe le bout des doigts puis ma paume. Cette roche gelée contraste avec ma peau tiède, pourtant la falaise est vivante : elle respire avec le vent, bouge lentement avec le temps, voit à travers ses grottes et pleure les jours de pluie. Après avoir pris le temps de sentir la roche, je fais trois pas en arrière et lève la tête, analysant les surplombs et les endroits plus plats, recherchant les plateformes où je pourrais m'arrêter et souffler un peu. Je fais connaissance avec la montagne avant de l'affronter. Enfin, après avoir décidé de l'endroit par lequel je partirai, je me décide à commencer mon ascension. Ma main droite vient agripper la roche, et celle de gauche la suit. Je m'avance encore un peu, faisant corps avec la falaise puis, en venant caler mes deux pieds sur la paroi, je quitte officiellement le sol.

J'ai toujours aimé l'escalade. Mon père m'y a initié quand je n'étais qu'un gosse, je me déplaçais presque mieux verticalement qu'horizontalement. On allait souvent tous les trois, lui, ma mère et moi, à la salle les mercredis après-midi ou les samedis. Ma mère me lançait des défis tandis qu'elle sirotait un soda, assise au bar, mon père, lui, me regardait avec fierté. Il avait été guide de montagne avant que je naisse, mais avait arrêté après un accident. Pour moi, il a toujours travaillé dans ces salles de grimpe, à installer et enlever des blocs à longueur de journée. Je crois qu'il aimait ça,

mais je suis sûr que le grand air lui manquait. La plupart du temps, il montait une voie avant de m'équiper et de m'assurer. Je me rappelle bien d'avoir été, les jours où j'étais assez calme pour le regarder un moment plutôt que courir partout, complètement impressionné par son aisance. J'admire mon père, mais je ne l'ai jamais autant admiré que durant ces moments où il grimpe. Je le regardais s'élancer d'une prise à une autre, placer ses bras, ses jambes exactement aux bons endroits jusqu'à arriver au sommet de sa voie. Je voulais être exactement comme lui, alors j'imitais ses gestes. Il m'a transmis sa passion et aussi ses techniques, tout ce que je sais maintenant c'est lui qui me l'a appris au départ. Plus je grandissais, plus je voulais passer de temps à la salle de grimpe. J'ai commencé tôt et je ne m'en suis jamais lassé. Dès le début il y avait ce truc, cette sensation inexplicable qui surgissait au moment de se propulser d'une prise à l'autre, comme si plus rien n'avait d'importance, comme si je pouvais juste m'élancer et m'envoler. Je ne le savais pas à l'époque, mais j'étais déjà devenu addict à cette sensation de liberté ultime. Ça coule dans mes veines depuis tellement longtemps, j'aimerais dire que je me suis habitué mais c'est comme une drogue, on ne peut ni s'en séparer ni vraiment s'en satisfaire.

Le soleil se lève, je grimpe depuis environ une heure, ou peut-être deux, je ne m'aperçois jamais vraiment du temps qui passe, surtout pendant une ascension. En position de repos, un bras bien accroché à la falaise qui, aidé de mes deux jambes qui ont trouvé leur point d'appui, retient tout mon corps, j'étire mon épaule engourdie, puis laisse pendre mon bras dans le vide. Je jette un regard vers les quelques mètres qui me séparent de la prochaine plate-forme sur laquelle je pourrais me reposer : le parcours me semble faisable, peut-être qu'il y aura deux, non, trois mouvements un peu plus difficiles, mais en me concentrant je vais passer aisément. Quand on grimpe en extérieur, on est obligé d'analyser la paroi tout le temps. L'endroit par lequel on veut passer, le rocher sur lequel on veut s'appuyer, les coins faciles, difficiles, éprouvants et les endroits où faire des pauses, tout ça doit être observé avec une grande précision, ensuite on peut calculer ce qu'on veut faire et agir. Les débutants en escalade ont tendance à grimper trop vite : ils ne prennent pas le temps de réfléchir sous prétexte que rester sur place les fatigue physiquement. Ils ont tout faux. Le tout pour ne pas se fatiguer

est de trouver toujours la bonne position, celle qui te demande le moins d'effort, puis de s'avancer lentement jusqu'à la prochaine position parfaite. Puis répéter. C'est ça, la recette de la réussite du grimpeur. À l'aide de mon bras reposé, je réussis à m'accrocher à un morceau de roche, puis je tourne mon bassin et replace avec précaution mes pieds sur la paroi. La température s'est réchauffée, le vent, qui n'est plus froid mais rafraîchissant, me caresse la nuque calmement et j'entends au loin la mélodie gaie des jeunes moineaux. Je me sens à ma place ici, plus que nulle part ailleurs. bercé par le chant des oiseaux ou de celui du vent, un pied contre la pierre et l'autre dans le vide, je peux enfin respirer. Il n'y a que seul en haut d'une montagne que je ne suis pas anxieux, étouffé par la routine, le travail, les dossiers à remplir et les soupers de boîtes, étranglé par les reproches, les attentes et ces discussions qui ne se terminent jamais réellement... J'atteins le rebord de la plateforme et me hisse sur celle-ci. Je sens l'air qui s'empresse de remplir mes poumons, la sueur dévalant la pente de mon front et mon corps tout entier qui se refroidit un peu, qui se détend gentiment après un long moment d'effort. Je sens le vent contre mon visage qui me heurte avec tendresse. Je sens chaque partie de mon être, du bout de mes doigts jusqu'à mes talons. Je sens mon cœur qui bat, qui combat, mes poumons qui se gonflent et se dégonflent, soulevant ma poitrine de plus en plus violemment. Je me sens vivant. Vivant à en crever.

Je me rappelle très bien de ma première ascension en extérieur et je m'en rappellerai à jamais. J'avais tout juste dix-huit ans, mes amis s'étaient tous réunis et m'avaient offert une sortie en montagne avec un guide, un grimpeur professionnel pour nous encadrer. Deux étaient restés en bas, pas sportifs ou peur du vide, et trois avaient décidé de monter avec moi. Le guide nous a longuement expliqué comment s'équiper, où faire passer la corde dans son baudrier et tout ce charabia technique, puis on a commencé. Il faisait beau et chaud, j'étais entouré d'amis et je faisais ce qui me plaisait le plus au monde : escalader une magnifique falaise. Absolument tout était parti pour que cette journée soit parfaite, et pourtant quelque chose vint détruire mes belles prévisions pour cet après-midi. On dit qu'un guide fait une seule erreur dans sa vie, que sur des centaines de milliers de nœuds contrôlés il se trompe une fois. C'est si facile de faire passer le bout de la

corde en haut plutôt qu'en bas, mais avec un peu de fatigue ou simplement de confiance, il est autant facile de penser que le nœud a été réalisé correctement. À environ cent mètres du sol, je me suis penché pour faire passer ma corde dans le mousqueton et ce simple mouvement de hanche a permis à mon nœud de se défaire. Je suis tombé immédiatement. En quelques microsecondes, tout le monde a pensé à la même chose ; pendant ces instants si courts qu'on pourrait douter qu'ils aient vraiment eu lieu, je suis mort. Je me suis éclaté la tête contre un rocher, peut-être même que je me suis envoyé une jambe ou un bras si fort contre la falaise que j'ai été démembré, mes amis ont tous été traumatisés devant le carnage. Pendant ces quelques secondes, même pas, j'étais un cadavre vidé de son âme dans la tête de tout le monde, y compris la mienne. Ça aurait été le terrible accident dont on n'évoque le souvenir à voix basse qu'à Noël, dont tout le monde connaît l'histoire mais que personne n'ose la raconter. J'aurais pu mourir, non, j'aurais dû mourir ce jour-là, mais je suis resté en vie. Pour mon père c'est un miracle, pour ma mère une chance inouïe, du genre dont tu n'entends parler que dans les émissions documentaires qui passent tard la nuit et dont on n'est jamais sûr de la véracité. Pour moi, c'est l'instinct qui m'a sauvé. Personne n'a cru à ce qu'il a vu ce jour-là, même pas moi, surtout pas moi. Je me rappelle juste n'avoir pensé à rien. Certains disent que j'ai été exceptionnel, que ce sont mes gestes qui m'ont sauvé, mais c'est impossible. Je n'ai donné aucun ordre à mon corps, il a tout fait tout seul. On m'a dit que j'avais réussi à me rapprocher de la falaise, et à m'y agripper de façon à amortir le choc, puis que j'étais tombé sur un rebord, ce qui avait au moins un peu réduit la taille de ma chute. Au début, et peut-être même toujours maintenant, je n'y croyais pas. J'en ai ri, c'était tellement improbable que j'ai cru à une histoire inventée. Et pourtant ma chute et mon auto-sauvetage ont bien eu lieu, j'ai une jolie cicatrice dans le dos qui me rappelle que tout ça a bien été réel. Je n'ai pas été traumatisé par cet accident comme tout le monde le pensait, j'ai été traumatisé par ces six mois sans pouvoir grimper. Toutes ses interminables journées passées à l'hôpital, coincé dans un lit, enchaîné dans quelques plâtres et séquestré par les médecins et les assurances, ont été ce qui correspond le plus à la définition de l'enfer selon moi. Au début j'étais simplement incapable de bouger, on me shootait à la morphine et à chaque visite les gens pleuraient.

Puis, après des semaines, des longues semaines, j'ai pu me lever, remarcher. Ils étaient heureux, fiers de moi, comme si chaque pas que je faisais était un véritable miracle. J'avais l'impression d'être un bambin, et que toute ma famille était là pour me voir faire mes premiers pas. Heureusement, toute chose, bonne ou mauvaise, a une fin. J'ai pu sortir de l'hôpital, accompagné d'une magnifique paire de béquilles, et rentrer chez moi. Petit à petit la vie a repris son cours normalement, j'ai revu mes potes et on a continué de sortir les vendredis soir, mes parents ont commencé à arrêter de me regarder comme un enfant fragile et j'ai repris mes études. Tout était si calme, en réalité c'était trop calme, trop normal pour être réel. Tout me prouvait que j'avais surmonté cet accident, que j'étais passé à autre chose, pourtant, quelque chose clochait. Alors, après m'être complètement remis physiquement, j'ai annoncé à mes parents que je voulais reprendre l'escalade.

Le soleil m'éblouit et ma respiration est redevenue normale, c'est signe qu'il est temps de repartir. Je me lève et m'étire, faisant craquer mon dos et mes doigts. Encore une fois, je jette un regard concentré au reste de mon parcours. Plusieurs dizaines de mètres plus haut, je découvre un obstacle, un vrai obstacle. La falaise se penche en avant, m'offrant un très beau dévers. Est-ce qu'on peut trouver plus éprouvant que de grimper à l'envers contre la paroi, suspendu dos au vide, les deux bras tendus se battant pour ne pas tout lâcher, car s'ils lâchent, tu tombes, directement et inévitablement ? Il faut croire que j'adore me fatiguer, car j'ai absolument envie d'escalader ce passage-là. Rien ne me fera changer d'avis, c'est comme ça : quand je grimpe, si une partie de la falaise m'intéresse, quelle que soit la difficulté, je passe par ce coin-là. Me sentant prêt et surtout motivé, je viens poser mes mains sur la roche, je cherche avec mes doigts comment bien tenir, et finalement je cale mes pieds à leur tour. L'ascension jusqu'au dévers me semble être une réelle balade de santé. Je sais exactement où placer mes mains, où venir appuyer mes pieds, comment faire face au mur, tout me semble évident. C'est un passage facile, le calme avant la tempête. Enfin, j'arrive au dévers. Je mobilise toute mon attention et ma concentration pour ce passage pour lequel je n'ai pas le droit à l'erreur. Mes yeux sont rivés sur la falaise, cherchant rapidement les

endroits où m'accrocher pour que mes membres puissent suivre sans perdre de temps à se fatiguer. J'avais dit qu'il ne fallait pas se presser pour bien grimper, mais quand on est dans un dévers, dans une position qui demande beaucoup d'effort physique, on évite de s'y attarder. Mon cerveau passe à la vitesse supérieure, mes sens s'agitent, ma marge d'erreur augmente, mais on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, n'est-ce pas ? J'avance petit à petit, tout a l'air de bien se passer, même si je n'ai pas vraiment le temps de réfléchir à ça, étant donné que je suis déjà en train de prévoir mes prochains mouvements avec précision. Et avec un peu de hâte, je l'avoue. Je croise mes bras pour atteindre une prise lorsque, subitement, mon pied glisse. Je me sens très vite perdre l'équilibre, mais je refuse de m'imaginer tomber. Mes doigts s'agrippent désespérément à leur bout de roche, j'essaie de ramener mes jambes, qui se balancent dans le vide, au mur, j'essaie de relever mon autre bras vers la paroi. L'effort et le stress m'arrachent un hurlement, de panique, de haine ou juste de souffrance. Je hurle jusqu'à réussir à trouver une bonne prise avec mon bras. Grâce à son aide, je retrouve l'équilibre et replace mes jambes. Je reprends mon souffle comme je le peux, c'est avec difficulté. J'ordonne à mon cœur de se calmer, à mon corps d'arrêter de paniquer, parce que, si je continue mon dévers dans cet état, je n'arriverai jamais au sommet. Quelques secondes passent et je relève ma tête, prêt à repartir. Avec un peu plus de concentration, je place mes mains contre la paroi et je réussis à surpasser ce foutu dévers. Je constate avec joie qu'une petite plateforme se trouve juste en haut. Encore quelques mouvements et j'y serai. Je crois que c'est pour ça, par-dessus tout, que je grimpe. L'appel irrésistible du vide. Ce moment précis où tu réalises que seule ta main te retient au mur, que si tu lâches, tu peux être sûr de ne jamais te relever. Ce moment précis où ta vie entière est entre tes mains, ta main ou juste quelques doigts fatigués.

Ma mère a souri, comme si elle était choquée que je veuille reprendre l'escalade, comme si c'était improbable au point d'en être risible, et ça aurait dû être improbable, vu mon accident. Elle a souri comme si elle ne s'y attendait pas, mais elle le savait. Je n'ai jamais rien pu lui cacher, et ce n'est pas ce jour-là que ça allait changer. Mon père, lui, est resté de marbre. Pour seule réponse de sa part, j'ai eu droit à un « non » catégorique et froid. Non

seulement il avait été guide, mais en plus il avait arrêté après avoir vu un de ses clients mourir, avalé tout cru par la montagne. Ma mère ne dit rien, elle joua la carte de celle qui ne dit pas non à son fils mais qui ne contredit pas son mari pour autant. J'ai essayé d'argumenter, mais plus je parlais, plus mon père se refermait sur lui-même. Ma mère a essayé de le calmer une fois, puis elle a abandonné ou plutôt juste compris qu'aucun de ses efforts ne suffiraient à nous arrêter. La tempête devenait plus violente entre mon père et moi, les vents s'exaltaient et les vagues heurtaient le rivage jusqu'à détruire les rochers, jusqu'à ce que je m'arrête, réalisant une chose assez simple finalement : je n'avais pas besoin de l'approbation de mon paternel. Je me suis alors arrêté, net, et je lui ai dit que je ne changerai pas d'avis. Il n'a pas aimé. Il ne m'a pas répondu pour autant. Pour la première fois depuis que je puisse m'en souvenir, j'ai eu le dernier mot avec mon père.

Le soleil a fait les trois quarts de son trajet, il doit être environ trois heures, début de la fin d'après-midi. Mes deux mains s'accrochent à la roche, mes pieds me soutiennent. Je m'arrête quelques instants pour reposer mes membres engourdis. J'ai bien avancé, en gardant mon rythme je vais arriver aisément avant la tombée de la nuit. Comme à chaque ascension, suspendu à des centaines de mètres du sol, je laisse mes pensées dériver. Et comme à chaque fois, mes pensées atterrissent sur elle.

J'ai rencontré Martha quelques mois après avoir repris l'escalade. Je faisais du bloc en extérieur, à un spot plutôt sympa. Au maximum de ma concentration, une voix féminine était venue me surprendre. Je suis tombé, je me suis retourné et me suis retrouvé face à face avec une jeune grimpeuse. Jolie fille, cheveux châtain clair qui lui tombaient sur les épaules et un visage parsemé de dizaines de constellations de taches de rousseur éparpillées sur son doux visage. En plus de tout ça, elle était munie d'un magnifique sourire. Elle avait sûrement dû me dire un truc comme « Ton pied d'appui est faux » ou une autre de ces remarques vexantes qui prenaient un ton de défi lorsque Martha les prononçait. Dans mes souvenirs j'ai souri, plus charmé qu'exaspéré, puis je me suis présenté. Elle me plaisait parce qu'elle ne me regardait pas bizarrement. Une fois, dans un restaurant italien, je me rappelle, elle m'avait posé la fameuse question. « C'est vrai que t'as failli mourir lors d'une ascension ? » Mal à l'aise, j'avais juste

acquiescé timidement, et c'est là que Martha a fait la différence : elle a à son tour haché la tête puis continué ses pâtes carbonara sans s'étaler sur le sujet sensible. Toutes les autres personnes qui m'avaient posé cette question avant avaient continué de me harceler avec leurs questions, de me lancer au visage leurs pitoyables « désolés » et de me noyer sous leurs grandes théories philosophiques. J'en ai entendu des « Un ange veille sur toi. » ou des « C'est magnifique de voir quelqu'un qui se relève d'un choc comme ça... » dans ma vie. C'étaient toujours les mêmes voix plus douces, mais plus fausses aussi, qui récitaient les mêmes phrases plus stupides les unes que les autres, et toujours les mêmes personnes bien fières d'elles qui repartaient en se disant qu'elles avaient été un bon soutien. C'est fou que même le fait d'aider quelqu'un soit devenu une manière de prendre soin de son petit ego personnel. Martha était différente. J'en suis tombé amoureux, et au bout de quelque temps je lui ai demandé si elle voulait sortir avec moi. Elle a accepté sans en faire des tonnes, sans pleurer, mais pas de manière insensible pour autant. On partait en montagne ensemble, c'est pratique d'avoir des intérêts communs dans un couple, ça permet de se rapprocher, mais, plus on se rapprochait l'un de l'autre, plus on réalisait à quel point on était différents...

L'air autour de moi s'est rafraîchi drastiquement. Le soleil continue sa course vers l'ouest, emportant avec lui sa lumière et sa douce chaleur. Je ne me décourage pas pour autant, au point où j'en suis, quelques degrés de moins ne changeront pas grand-chose. La lumière, en revanche, m'est indispensable, impossible d'observer correctement toutes les aspérités et creux de la falaise sans une bonne luminosité. Je décide alors de passer à la vitesse suivante, juste pour être sûr d'arriver avant la nuit. Un geste après l'autre, je me hisse en haut d'un surplomb et m'assieds dessus. Je me lève pour regarder ce qui me reste à escalader, me rassieds pour boire un peu, me relève et tourne en rond... Il faut que je reste concentré pour la fin, mais je sens que mes pensées s'emmêlent, je sens que je perds le contrôle et je n'aime pas ça du tout. Les pieds se balançant dans le vide, j'essaie de prendre de grosses inspirations, mais quelque chose m'en empêche. Alors, des flashes apparaissent dans mon esprit. Des scènes que j'ai bien trop souvent enfouies loin, le plus loin possible de moi, décident de revenir

maintenant. Pour m'en libérer, je décide de reprendre mon ascension. J'en ai besoin... Plus je monte, plus ces pensées sont loin, tout en bas... Il faut que je monte plus haut, et maintenant.

Cela faisait un an qu'on s'était mis ensemble avec Martha. On en était au point où on connaissait les petites habitudes de l'autre, où on avait des routines et un planning, chacun son job, une petite vie stable. On dînait au restaurant le mercredi soir. Entre le travail et les excursions, on avait réussi à trouver du temps pour se retrouver seulement nous deux. Pour moi, tout allait parfaitement, mais Martha avait commencé à réaliser certains aspects que j'essayais de masquer. Elle posait plus de questions pour comprendre pourquoi j'étais rentré plus tard, me demandait pourquoi je ne décrochais jamais au téléphone quand mes parents appelaient. Elle commençait à comprendre que je m'éloignais, et ça l'inquiétait. Je ne cessais pas de la rassurer, de lui expliquer que j'avais besoin de mes petits moments seul, que j'étais comme ça, mais elle n'y croyait plus. Un jour elle m'a demandé où j'allais, quand je quittais le lit à trois heures du matin pour ne revenir qu'à midi. Martha faisait partie de ces gens qui savent des choses mais ne te le disent pas, puis te le sortent un jour autour d'un petit déjeuner banal. J'ai bégayé une excuse bancale en espérant que ça passe cette fois encore, mais non. Elle m'avait grillé et je sentais bien qu'elle ne comptait pas me lâcher de si tôt... J'aurais aimé réussir à lui parler, j'aurais tellement préféré ne pas avoir à lui cacher des choses, mais j'ai échoué, encore et encore. Elle n'aurait pas compris, personne ne m'aurait compris. En commençant par mes parents, ils étaient les moins aptes à la compréhension. Plus une personne m'aime plus elle souffre, je l'ai compris ce matin là en voyant le regard inquiet de Martha. Elle qui d'habitude ne laisse transparaître aucune faiblesse, qui n'utilise comme expression facile uniquement le rire et la confiance, était recouverte d'une angoisse persistante. Malgré tout l'amour que j'éprouvais pour elle, cette émotion sur son visage, les sourcils levés et les yeux grand ouverts, m'a convaincu de partir. On s'est engueulé. Moi je me refermais sur moi-même et répondait avec agressivité tandis qu'elle se laissait emportée par ses sentiments. Elle a pleuré et j'ai crié. Quand je suis arrivé à la porte, j'ai fait l'erreur de me retourner, et depuis cet instant et jusqu'à la fin de mes jours, l'image de

Martha me fixant, me suppliant de rester est gravée dans mon esprit. C'est dure, trop dure quand l'image resurgit en flash, mais je sais que c'était la bonne décision. Martha ne m'aurait vu que tomber. Elle n'aurait plus pu passer une soirée détendue, plus pu supporter que je réponde tard à ces textos. Elle se serait imaginé des scénarios plus horribles les uns que les autres, et tout ça par ma faute. J'aimais vraiment Martha, mais je ne pourrais pas vivre sans tout ça. Sans l'appel du vide, les surplombs dangereux et ces courts moments où toute ma vie défile devant mes yeux, où je me revois chuter à mes dix-huit ans, où je me revois grimper enfant, où je ressens profondément tout ce qui m'entoure, où je ressens la vie circuler dans mes veines. Sans ça, je ne suis qu'un corps vide, une épave à trainer. Ce que les gens, surtout ceux qui m'aiment, ne comprennent pas, c'est que je préfère mille fois mourir en tombant de n'importe quelle falaise, en souffrant le martyre plutôt que de vivre sans cette adrénaline.

Je suis épuisé, physiquement et mentalement. Je veux juste arriver en haut, plus haut, je veux juste ressentir l'adrénaline qui traverse mes veines encore une fois. J'en ai tellement besoin. J'ai besoin de m'évader, de m'élever. Tout mes problèmes me rattrapent, je sais qu'ils sont tous là en bas, à attendre que je redescende. Il faut que j'aie plus vite, il faut que je prenne plus de risques... J'ai l'impression d'être un alcoolique qui a fini sa bouteille, mais qui essaie encore de verser un fond imaginaire dans son verre. C'est dans ces moments que je me sens le moins bien : quand je réalise que toute cette extase, que toute cette puissante joie de vivre que je ressens en grimpant une falaise, n'est qu'éphémère. Ça ne sert à rien de me presser, l'adrénaline s'en est allée... Accroché à mon bout de falaise, je regarde en bas. Le sommet est pourtant bien plus proche, mais ça fait bien longtemps qu'il ne m'intéresse plus. Arrêté, mes deux mains agrippées à la roche froide, je me demande ce que je ressentirais en tombant. Une chute autant longue me tuera sans aucun doute. Et pourtant je ne peux pas détacher mon regard du vide... Je suis épuisé de passer ma vie à fuir mes démons, à pourchasser l'adrénaline et à continuer de faire le funambule sur cette corde, avec d'un côté la vie et de l'autre la montagne. Tout ce que je veux c'est m'envoler.